

RÉMY GIORDANO

FRÉQUENCE 1

ELLES SONT PARMI NOUS ...



ROMAN

Rémy Giordano

Fréquence 1

Elles sont parmi nous...

© Rémy Giordano, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6037-1

Couverture : Philippe Aymond

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Alana, ma compagne
À la mémoire de mes parents*

*« Et, parfois, il me prend des
mouvements soudains, de fuir, dans
un désert, l'approche des humains ».
Alceste – Le Misanthrope — Molière*

Nuit de samedi à dimanche

Un halo bleuté apparaît dans l'obscurité. Jean sort silencieusement de sa chambre à la lueur de l'écran de son portable. Soixante-et-un ans, vêtu d'un pyjama bordeaux à fins liserés blancs, il a dans son allure un quelque chose de Dustin Hoffman. Il referme délicatement la porte et se met à parcourir à pas feutrés le couloir qui mène à la cuisine. Arrivé à l'angle, il voit de la lumière de l'autre côté du salon. Intrigué, il se dirige vers la chambre de sa fille Léa et remarque que la porte est entrouverte, tout est allumé.

Une fois sur le seuil, il frappe doucement et appelle Léa à voix basse, pas de réponse. Il pousse légèrement la porte et aperçoit de la lumière dans la salle de bains. Le silence règne. Il hausse le ton, mais aucun retour. Inquiet, il se précipite.

Arrivé sur place, il constate un désordre troublant. Des accessoires de toilette jonchent le sol, cotons, savon, brosse, tube de dentifrice, brosse à dents. D'autres sont renversés autour et dans la vasque. Cela ressemble au résultat d'une crise ou d'une lutte.

Sous le choc, il est un instant sonné. Il se ressaisit et inspecte la petite poubelle puis la cuvette des toilettes, rien n'attire son attention.

Il sort rapidement et allume les lumières sur son passage. La situation ne se prête plus au silence et à la discrétion. Ses pas résonnent bruyamment lorsque ses talons frappent le sol. Arrivé dans l'entrée de l'appartement, il est surpris de découvrir la porte entrebâillée. D'un geste rapide, il ouvre et presse le bouton de la minuterie. Il n'y a personne, sa fille n'est pas là. Le palier comporte trois portes et un escalier qui entoure la cage d'ascenseur. Une moquette rouge sombre, grand classique des immeubles haussmanniens, couvre le sol et les marches.

Jean appelle Léa et se penche sur le côté de la cage d'ascenseur pour voir s'il perçoit quelque chose dans le colimaçon de l'escalier.

Ella, sa femme, vêtue d'une longue chemise de nuit, arrive précipitamment. Noire de peau, élancée et plus grande que lui, elle ne fait pas ses cinquante-huit ans.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Léa a disparu !

— Comment ça, pourquoi tu dis ça ? répond-elle avec stupeur.

— Plein de trucs sont renversés dans sa salle de bains et j'ai retrouvé la porte d'entrée ouverte.

— Elle est peut-être en bas avec quelqu'un et elle aura laissé la porte ouverte exprès.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas son genre ! dit Jean brusquement.

— Je disais ça comme ça, inutile de t'emporter ! réplique-t-elle choquée.

Cette vive réaction ne s'inscrit pas dans les habitudes de Jean. Ancien de Médecins sans Frontières, il a eu toute sa vie la capacité de conserver son calme dans des situations extrêmes. Cette fois, c'est différent, il s'agit de sa fille et il a ressenti en une fraction de seconde que quelque chose n'allait pas, qu'une logique ne s'imposait pas pour expliquer les faits. Cette sensation intuitive s'est manifestée par cette brusquerie inhabituelle.

— Excuse-moi, je ne voulais pas, c'est le stress.

— Tu m'inquiètes, je ne t'ai jamais vu comme ça, lui répond Ella qui connaît l'indéfectible force mentale de son mari. Tu as essayé de l'appeler ?

— Pas encore.

Ella se précipite dans l'appartement, Jean lui emboîte le pas. Une fois dans la chambre, elle prend son portable sur sa table de nuit, le déverrouille et téléphone à sa fille. Ils sont tendus. Ella plaque l'appareil à son oreille.

— Ça sonne... c'est le répondeur ! Ma chérie, où es-tu ? On ne comprend pas...

— Raccroche ! intime Jean en coupant sa femme.

— Quoi ? s'étonne Ella.

— Raccroche !

— Mais qu'est-ce qu'il te prend ?

— Chut ! Rappelle, insiste Jean.

Bouleversée, Ella s'exécute. Un son très discret se fait entendre dans le silence de la nuit.

— C'est ce que je craignais, son portable est ici... affirme Jean.

Le couple échange un regard chargé d'incompréhension et quitte la pièce à vive allure.

Léa, quelques heures avant

La fin d'après-midi de ce samedi de septembre a des allures estivales. La douceur d'un été indien règne sur Paris. Les rues du dix-huitième arrondissement bruissent d'animation.

Une coupe de champagne à la main, une ravissante jeune métisse discute avec un vieil homme noir sur un balcon situé au deuxième étage d'un immeuble haussmannien. Elle a des traits fins, de longs cheveux bouclés, des yeux noisette et un physique élancé. L'échange est ponctué de rires. Elle a vingt-quatre ans, il en a quatre-vingt-trois. Elle répond au prénom de Léa, et lui, d'Eugène. Il est vêtu d'une chemise colorée fermée au col et d'un pantalon d'une teinte unie. Tout sourire, il sirote un whisky. Dans des tons pastel, Léa porte une jupe courte, un chemisier, et des talons hauts. Ses bijoux sont discrets, tout comme son maquillage, la classe. Derrière eux, les sons d'une fête s'échappent par les fenêtres grandes ouvertes.

On entend clairement la voix d'une femme.

— Léa ? Tu viens ? Papa, lâche un peu ma fille !

Ils s'amuse de ce rappel à l'ordre comme des garnements. La jeune femme pose un baiser sur la joue du vieil homme et rentre. Il boit d'un trait la fin de son verre et suit le mouvement.

Le salon est spacieux et coloré. L'art africain est très présent dans la décoration. Au cœur d'une grande bibliothèque, des photos exposent un couple accompagné d'une jeune enfant. Il est blanc, elle est noire, et la petite fille est métisse. D'autres clichés, aux teintes passées, présentent une famille noire dans le paysage typique d'un village d'Afrique.

Les invités sont cosmopolites, ils boivent un verre, discutent, ou mangent devant le buffet. Il y a des gens de tous âges, amis et famille de Léa.

Elle affiche une belle joie de vivre, identique à celle de ses photos d'enfance.

Son père et sa mère coupent la musique et prennent la parole. Elle est distinguée et dégage quelque chose de chaleureux et d'attentionné. Jean dissimule derrière son allure sérieuse un regard d'enfant pétillant et malicieux. Complices, ils félicitent leur fille pour son admission au Barreau de Paris au titre d'avocate et pour ses débuts lundi matin dans un prestigieux cabinet parisien. Les convives applaudissent et lancent des bravos et autres compliments.

Une voix rauque et clairement alcoolisée s'élève fortement dans l'assemblée.

— Ma petite-fille du ciel, ma guerrière au grand cœur, dans mes bras que je t’embrasse !

Ella ne manque pas de réagir avec vigueur.

— Papa, lâche la bouteille !

— Lâche ma fille, lâche la bouteille, c’est une obsession chez toi !

Eugène lève les mains au-dessus de sa tête.

— Je n’ai rien dans les mains, mais je prends dans mes bras celle qui ne lâche rien !

Tout le monde rit et applaudit joyeusement. Ella secoue la tête et donne un coup de coude à Jean qui s’amuse des frasques de son beau-père. Eugène serre Léa contre lui et l’embrasse avec amour et tendresse. Après quelques secondes, il quitte cette étreinte et s’adresse à l’assemblée.

— Léa va maintenant vous expliquer comment elle va révolutionner le monde !

Ella réagit de nouveau.

— Papa !

— Ben quoi, elle ne va pas s’occuper de divorces, elle va faire du droit international !

Léa prend la parole.

— Merci Papy Eugène.

— Est-ce que j’ai l’air d’un Papy ? demande-t-il aux convives.

Toute l’assemblée s’amuse à crier OUI ! Eugène fait une grimace et un geste de dédain à l’attention des rieurs.

— Mon cher Papy, avant de révolutionner le monde, je vais commencer par apprendre. Et par chance, je ne serai pas seule dans cette aventure. Carole, ma meilleure amie, m’a précédée de quelques mois dans ce prestigieux cabinet. Je vous demande de l’applaudir elle aussi ! Viens, je veux partager ces lauriers avec toi.

Léa tend la main en direction d’une ravissante jeune femme brune au regard bleu intense dissimulé derrière des lunettes de vue. Cette attention illumine son visage d’un large sourire alors que les invités l’applaudissent et s’écartent pour lui faire une haie d’honneur. À l’instant où elle se place au côté de Léa, une forêt de smartphones fixe l’instant et des selfies se succèdent jusqu’à l’intervention tonitruante d’Eugène.

— Arrêtez avec tous ces engins, passons à la danse, musique !

3

Kigali

1994. Année de naissance de Léa. L'association Médecins Sans Frontières est au cœur des violences du Rwanda. Facilement reconnaissables, avec le logo rouge sur leurs blouses blanches, des employés de l'organisation sortent précipitamment de l'hôpital de Kigali. Ils portent des cartons et divers bagages. Ils s'engouffrent dans des voitures et démarrent sur-le-champ.

Dans un couloir blafard, à la peinture écaillée, Jean, le père de Léa, marche rapidement. Il compulse un dossier médical sans même lever les yeux pour voir où il va. Âgé de trente-sept ans, il est dynamique et concentré. Ses traits sont déjà marqués par son air sérieux. Il porte une blouse estampillée MSF et file dans le couloir lorsqu'il est stoppé par une jeune femme qui l'interpelle. Sur son badge, le prénom Jessica.

— Jean, Ella risque d'accoucher plus tôt que prévu ! Votre évacuation dans le petit avion peut s'avérer dangereuse !

Il s'arrête net et se retourne d'un coup vers elle.

— Elle a plus de chance de survivre à un accouchement dans cet avion qu'aux massacres. Tu sais bien qu'on ne peut pas la protéger, elle est Tutsi. Elle a déjà survécu une fois par miracle ! Il en faut un second !

— Il a raison ! claironne la voix puissante d'Eugène.

Âgé de cinquante-neuf ans, il arrive du fond du couloir en poussant Ella dans un fauteuil roulant. Elle est enceinte et montre des signes de souffrances.

— Tu as perdu les eaux, ma chérie ? demande Jean.

— À l'instant.

— Merde ! On n'a pas le choix, on ne peut pas attendre ici que le travail commence. Il faut prendre cet avion.

— Je te fais confiance, lui dit Ella.

— Vous avez raison, mais j'ai peur que le pilote refuse, dit Jessica.

— Le pilote, j'en fais mon affaire, dit froidement Eugène.

— Papa tu pars avec nous, ajoute Ella.

— Non, je veux me battre ! Je n'abandonnerai jamais mon pays et les miens !

— Il n'y a plus personne à sauver, tu le sais bien, tu vas mourir, c'est tout ! Lance Ella avec colère.

— Et mon honneur !

— Ton honneur, c'est de nous protéger, ta petite fille à venir et moi, le reste

n'existe plus.

Eugène s'immobilise, visiblement ébranlé par ces mots. Il se tourne vers Jean.

— Elle a raison, lui dit-il calmement.

— Vous n'avez plus le temps de réfléchir, partez ! leur ordonne Jessica.

Ils échangent un regard rapide et remontent le couloir au pas de course en poussant Ella dans son fauteuil. Avant de virer à l'angle, Jean se retourne et s'adresse à Jessica.

— Merci pour tout, je t'appelle dès que je peux.

— Filez ! crie-t-elle avec de la fièvre dans la voix.

Sous un soleil de plomb, un 4x4 blanchâtre, en mauvais état, fonce dans les rues de Kigali. Au volant, un jeune Rwandais écoute religieusement les consignes d'Eugène.

— Cette ville, c'est ma poche, prends à droite, puis la troisième à gauche.

Tout semble normal dans les quartiers qu'ils traversent, il n'y a aucune agitation particulière, juste la trépidation d'une grande ville. À l'arrière, Jean soutient Ella en jetant des coups d'œil inquiets de part et d'autre dans les rues qu'ils croisent.

— Tout à l'air calme, c'est surprenant, s'étonne Jean.

— Je te dis que cette ville n'a aucun secret pour moi, ajoute Eugène.

— Et si les extrémistes étaient déjà à l'aéroport, dit Ella, avec inquiétude.

— Ils n'y seront pas. Pas encore, affirme Eugène. Plus vite !

Le jeune chauffeur accélère.

Le 4x4 arrive en trombe devant un hangar ouvert de l'aérodrome. À l'intérieur, un Cessna 208 Caravan semble attendre patiemment ses voyageurs. La porte d'embarquement est grande ouverte. Un petit escalier métallique est positionné pour permettre la montée à bord. La voiture s'arrête brusquement non loin de l'appareil. Tout le monde débarque rapidement. Jean et Eugène aident Ella à descendre tandis que le chauffeur décharge différents bagages, notamment du matériel médical. Il souhaite bon courage et bonne chance au groupe, reçoit leurs remerciements et part au plus vite.

Les trois considèrent l'avion. Signe distinctif du Cessna, les ailes sont au-dessus de la carlingue. Son unique hélice est à l'avant d'un long fuselage blanc décoré de trois bandes bleues jusqu'à l'empennage. Ce modèle est beaucoup plus grand que le « quatre places » qui a fait le prestige de la marque.

— C'est vrai que c'est un coucou, dit Ella, soutenue par Jean et Eugène.

— Un GROS coucou avec dix places confortables ! dit une voix grave qui